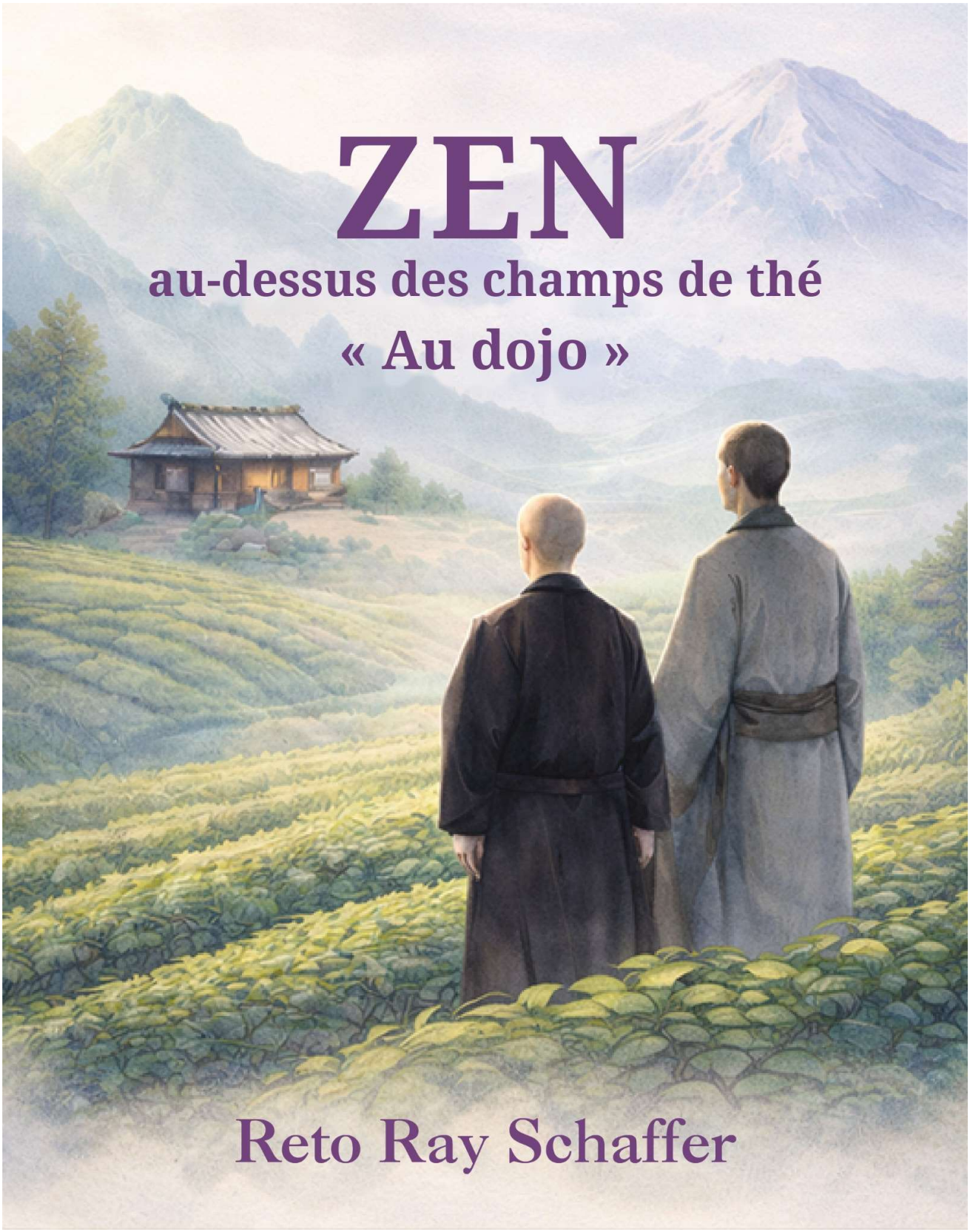
ZEN
au-dessus des champs de thé
« Au dojo »
Reto Ray Schaffer

ZEN

Au-dessus des champs de thé

Dans le dojo

Le premier acte du livre

ZEN

Au-dessus des champs de thé

Dans le dojo

Reto Ray Schaffer

Zen en trois actes (tomes I-III)

ZEN

Au-dessus des champs de thé

Dans le dojo

Partie 1

Maître Do - immobile comme une montagne, profondément enraciné en lui-même et au Sikkim.

Les élèves - des chercheurs de la région ; et Lenny, un élève européen d'une trentaine d'années, qui vivait depuis déjà quelques années au Sikkim.

ZEN

Au-dessus des champs de thé

Mephisto

Partie 2

Maître Do - la même tranquillité, mais avec un humour fin et retenu.

Les élèves - un petit cercle du Sikkim - et Lenny, dont la conscience se met soudain à parler.

Mephisto - la conscience de Lenny ou ses boucles mentales : moqueur, éveillé, honnête sans y avoir été invité ; une voix qui saute sans cesse entre le monde intérieur et la scène.

ZEN

Au-dessus des champs de thé

Posthumains

Partie 3

Do, Lenny, Mephisto - et la réalité devient encore plus poreuse.

Les ET - visiteurs venus d'ailleurs : peut-être des conquérants, peut-être seulement curieux de rencontrer le maître.

L'unité de données - une unité robotique d'apparence féminine, reliée aux centres énergétiques de la Terre - et en même temps connectée au réseau intergalactique.

Les protagonistes

Image

Acte I

Bienvenue dans ce théâtre sans scène

Ici se rencontrent

le Tao et le ZEN,

les histoires et le silence,

l'amour et le vide,

l'être humain, la machine

et ce qui est au-delà de tout.

Si tu reconnais la non-dualité non pas comme une doctrine,

mais comme un léger sourire -

alors tu es,

qui que tu sois,

absolument à ta place ici.

Ce qui suit est un dialogue entre Do et son plus ancien élève.

Seulement : au fond, il n'y a ni maître ni élève - simplement un événement dans lequel parler a lieu et écouter a lieu.

Sikkim, près de Temi (pour l'image)

Intro

Le retour de Maître Do

Do était né dans les collines de Temi, au sud du Sikkim - là où les feuilles de thé embrassent la brume du matin et où la lumière ne pénètre qu'en se brisant.

Son village était posé entre mousse et pluie, guère plus d'une douzaine de maisons. Un lieu où l'humidité suspendue, les hurlements du vent et les cris des oiseaux étaient la seule mesure du temps.

Vingt-trois ans plus tard, Do revint dans la cabane de ses parents, morts depuis longtemps.

Mais aujourd'hui, il semblait transformé - encore familier, et pourtant plus tout à fait le même.

Le toit s'était légèrement affaissé, le bois avait gardé le même gris que dans son souvenir. Seule la fumée du four d'argile sentait encore l'enfance.

Sa soeur vivait toujours près de Temi - une femme délicate et résistante aux intempéries, qui aidait les villageois, avec des racines, des herbes et des mains silencieuses, à oublier leurs maux ou du moins à leur donner un nom.

Les pentes de thé au-dessus du village étaient en pleine floraison. Ce jour-là, exceptionnellement, Do ne but pas de thé. Il se contenta d'en respirer les feuilles - comme si leur parfum seul pouvait remettre le monde en marche. Entre la naissance et le retour s'étendait le vaste chemin sans chemin du vide, et un temps qui avait depuis longtemps pris congé.

Wudang, Chine

Première image

Do avait vécu dans les montagnes du Wudang,

là où les nuages passent comme des pensées au-dessus des toits des temples,

là où des maîtres se tiennent méconnus dans l'ombre des vieux pins,

et où le silence lui-même devient mouvement accompli.

Là, dans la brume entre les monastères, il trouva son maître : un petit homme dont le rire discret ne troublait pas le silence, mais l'éclairait comme un son de cloche.

Il était chez lui dans le Tao autant que dans le quan,

se mouvait comme si chaque geste était une parabole,

et disait souvent, avec sa manière libre et non disciplinaire : « Celui qui cherche le coup de bâton l'a déjà manqué. »

Le soir, il disparaissait parfois sans laisser de trace.

Wudang, Chine (image ci-dessus)

Lorsqu'on lui demandait où il était allé, il répondait :

« Tourner au-dessus des vallées - rapace, corneille ou petit oiseau chanteur, pour compter les étoiles égarées dans le ciel de l'humanité. »

Beaucoup murmuraient toutefois qu'en vérité il se rendait dans les quartiers de plaisir de Shiyan, où la fumée était plus douce que les femmes, mais où les rires édentés, eux, étaient directs et honnêtes. Do ne savait rien des vies parallèles de son maître - et, de toute façon, cela n'avait aucune importance pour lui.

Pour lui, son maître demeurait élevé, quelle que fût sa conduite, quelles que fussent les rumeurs qui l'entouraient. Do avait appris que la vérité n'habite ni les mots ni les rumeurs, ni les actes ni le sérieux.

Eiheiji, au Japon

Deuxième image ci-dessus

Plus tard, il partit au Japon, au temple d'Eiheiji.

Là, la lumière d'hiver s'accrochait avec une certaine lourdeur au bois et à la pierre, et chaque pas résonnait comme une révérence. Là, il parlait à peine. Il s'asseyait comme d'autres respirent : demeurant dans le vide. Il ne pensait pas - il écoutait seulement, si longtemps que même l'écoute, l'esprit, tout le bruissement intérieur disparurent.

Do était un élève très consciencieux. Certains de ses frères, cependant, se faufilaient la nuit hors du monastère pour s'amuser avec des prostituées.

Do n'était pas prude, mais il prenait sa tâche très au sérieux - peut-être beaucoup trop au sérieux. Avec le temps, il réalisa que ce sérieux l'écrasait complètement dans son voyage spirituel. Il devait s'en défaire, tout en sachant qu'il ne pouvait personnellement rien faire.

Eiheiji, au Japon

Deuxième image

Étonnamment, cela se produisit de façon si soudaine et radicale que cela le libéra entièrement : tête baissée, il quitta le monastère et rentra chez lui.

Sa réputation l'avait précédé à Temi, mais celui auquel cette réputation se rapportait n'était déjà plus là. Qui revient dans son village après vingt-trois ans ne trouve que peu de gens qui le connaissent encore. Et pourtant : les retrouvailles furent merveilleuses. La terre reconnut ses pas, et les théiers s'inclinèrent - non par vénération, mais parce qu'ils savaient qu'ils seraient bientôt cueillis.

Do était heureux d'être chez lui. En lui-même comme au Sikkim. Il enseignait gratuitement à quelques élèves sans ressources ;

en contrepartie, ils l'aidaient à couper du bois, à cuisiner, à nettoyer et à accomplir tous ces petits travaux

qui rendent une vie plus agréable.

La vieille cabane d'étudiant

L'un des élèves de Do était un étudiant un peu plus âgé venu d'Europe.

Il vivait depuis plusieurs années dans une modeste cabane au Sikkim - non par romantisme, mais par une décision intérieure dont il ne pouvait plus vraiment s'expliquer lui-même les raisons d'alors. Et pourtant, il avait embelli le lieu avec un soin étonnant, comme si même la simplicité méritait une certaine dignité.

Ses biens étaient limités : quelques ustensiles de cuisine, un vieux lit, une armoire qui se trouvait déjà dans la cabane, avec quelques vêtements qui avaient autrefois certainement paru corrects, peut-être même élégants, et une petite pile de très vieux livres dont les coins étaient devenus souples à force d'être sans cesse ouverts et refermés. À l'extérieur, il semblait calme et composé, mais à l'intérieur de lui se formaient toujours de nouvelles histoires. Poussé par une certaine inquiétude, il avait accumulé dans le passé plusieurs diplômes et certificats - mais ceux-ci ne signifiaient plus rien pour lui depuis longtemps. « Le papier ne vaut rien », disait-il souvent à ses parents.

Quand il parlait, il le faisait rarement avec précipitation ; il avait cette étrange habitude de laisser une phrase arriver d'abord « dans le corps » avant de la laisser sortir. Et parfois il mettait trop d'informations dans ses phrases, de sorte qu'elles n'étaient plus facilement compréhensibles pour les autres.

Lenny ne posait pas de questions parce qu'il lui manquait des réponses. Il posait des questions parce que chaque réponse recommençait, après peu de temps, à bruisser en lui. Le savoir ne l'apaisait jamais longtemps. Il s'accumulait, s'ordonnait, devenait presque beau - puis se transformait pourtant à nouveau en une nouvelle boucle. Peut-être était-ce précisément là son malheur : il ne pouvait même pas cesser de vouloir comprendre le fait de cesser.

Maître et élève devant le dojo au Sikkim

Prologue

Les premières questions s'élèvent comme un parfum de cèdre, images mentales vides qui, comme par enchantement, se vocalisent et sont prononcées dans l'espace.

Les réponses de Maître Do s'enfoncent dans le silence, comme si elles tombaient goutte à goutte dans un bol. Il n'y a pas de commencement, pas d'intention, pas de but -

Entre le maître et l'élève, le téléphone de Lenny reposait comme un troisième auditeur. Il enregistrait des voix, bien que personne ne les possédât ; il conservait des phrases, bien qu'aucun ne pût demeurer auprès d'elles. Une petite surface noire, encore inoffensive - et pourtant déjà un premier écho de cette question à venir : la mémoire, la voix et la présence appartiennent-elles jamais vraiment à quelqu'un ?

seulement le jeu du vide et de l'illusion.

Qui entend ? Qui demande ? Qui parle ?

Tout n'est qu'un seul et unique happening.

Il n'y a que ces mots murmurés par le vent dans l'espace - et pourtant :

un silence qui, qui pourrait le croire,

semble tout porter,

mais qui, dans son être-ainsi,

n'en sait rien,

étincelant seulement d'absence.

Par un dimanche après-midi brumeux

Q : « Comment trouver la bonne perspective pour la vie ? »

R : « En les perdant toutes. »

Q : « Alors la vraie perspective, c'est de n'en avoir aucune ? »

R : « Cela aussi serait déjà une perspective. »

Q : « Mais alors il ne reste plus rien ! »

R : « Oui. Et même pas cela. »

Dialogue 1

Q : « Comment puis-je parvenir là où tu es ? »

R : « Il n'y a personne, et nulle part il n'y a de lieu à trouver. »

Q : « Alors il n'y a pas non plus de chemin à parcourir ? »

R : « ... et personne n'y pense. »

Dialogue 2

Q : « Comment puis-je dépasser mon moi égaré ? »

R : « Seule une supposition de moi tente cela - apparemment. »

Q : « Et si le moi illusoire disparaît ? »

R : « Qui devrait encore se soucier de quoi que ce soit ? »

Dialogue 3

Q : « La non-dualité est-elle une vérité ? »

R : « Tout au plus pour celui qui croit poser cette question. »

Q : « Et si personne ne demande ? »

R : « Alors il ne reste que le silence. »

Pendant un instant, quelque chose en Lenny voulut répondre. Pas lui-même. Plutôt une petite voix de travers, qui savait déjà comment transformer chaque silence en remarque. Mais elle n'avait pas encore de nom.

Dialogue 4

Q : « Mais il doit bien y avoir quelque chose, non ? »

R : « Quelque chose - mais pour qui donc ? »

Q : « Alors il n'y a personne ? »

R : « Vide ta tasse de thé. »

(Do hésite brièvement, puis doucement) :

R : « Et qui, exactement, veut savoir cela ? »

Do ne répondit pas davantage. Du pouce, il repoussa une feuille de thé du bord de son bol vers le centre. « Tu vois », murmura-t-il, « même la feuille n'a pas besoin de savoir si elle était au bord. » Puis il but, comme si tout avait été dit.

Dialogue 5

Q : « Comment puis-je faire l'expérience de CELA ? »

R : « L'idée de vouloir faire l'expérience de quelque chose sent la dualité. »

Q : « Faire une expérience est-il donc impossible ? »

R : « Peut-être que l'expérience a lieu..., mais pour qui ? »

Lenny aimait souvent se représenter son moi comme un phénix. Mais cette image était en train de mourir. Rien ne pouvait jamais renaître, tout au plus se consumer dans le feu - si tant est que cela ait lieu.

Dialogue 6

Q : « Qui comprend au juste ce message ? »

R : « Il n'y a ni message ni auditeur. »

Q : « Et si je le comprends vraiment ? »

R : « Il n'y a tout simplement personne de présent qui pourrait comprendre ou expérimenter quoi que ce soit. »

Dialogue 7

Q : « Existe-t-il seulement quelque chose comme une réalisation ? »

R : « Seulement tant que quelqu'un croit pouvoir en avoir une. »

Q : « Et si l'avoir s'est transcendé ? »

R : « La réalisation n'a pas besoin d'un miroir illusoire pour se réaliser encore une fois. »

Dialogue 8

Q : « Puis-je m'abandonner à CELA ? »

R : « Seul un esprit trouble croit pouvoir s'abandonner à CELA. »

Q : « Mon moi et mon abandon pourraient-ils eux aussi se dissoudre ? »

R : « Peut-être. Mais quoi qu'il arrive, c'est un événement de la totalité - pour personne. »

Dialogue 9

Q : « Quel est le sens de la vie ? »

R : « Il est insensé de parler de sens. Tout-Cela qui arrive n'arrive qu'apparemment. »

Q : « Et si l'entendement du sens se dissout ? »

R : « Pas de moi, pas de sens, pas d'esprit, pas de vide, pas de néant. »

Dialogue 10

Q : « Existe-t-il quelque chose comme la liberté ou l'amour ? »

R : « Seulement si tu te crois non libre. »

Q : « Et si la pensée de la liberté ne me tourmente plus ? »

R : « Sans “moi”, liberté et amour ne seraient que des mots chargés de sentiment, mais vides. »

Dialogue 11

Q : « Donc je ne suis ni un soi ni un être ? »

R : « Celui qui affirme quelque chose est le soi - et pourtant même cela n'existe pas. »

Q : « Mais s'il n'y a ni soi ni être, qui ou quoi fait l'expérience de CECI ? Cela fait-il l'expérience de soi-même ? »

R : « Le soi et l'expérience ne sont qu'un événement. »

Q : « Pourquoi les éprouvé-je comme séparés ? »

R : « Cela n'arrive que lorsque tu pêches dans le voile trouble de la dualité. »

« Maître, là, j'ai vraiment entendu un bruit », dit l'élève.

Do rit de bon coeur et répond sèchement : « Oui, exactement : écoute le chien. »

(Dans le fond, quelque chose grogne doucement.)

Dialogue 12

Q : « Être libre d'un moi est-il un état ? »

R : « Un état est quelque chose que l'esprit imagine. »

Q : « Et que reste-t-il à la fin ? »

R : « Personne - et rien ne manque. »

Un grognement se fit de nouveau entendre. Lenny supposa qu'il venait du chien qui était arrivé là depuis peu. Do et Lenny interrompirent leur conversation - le chien avait manifestement très faim ou très soif. Lenny arrêta l'enregistrement sur son téléphone.

Le téléphone était soudain posé entre eux comme un troisième auditeur. Il enregistrait des voix qui n'appartenaient à personne et les restituerait plus tard, bien qu'aucun d'eux ne fût encore présent dans cet instant. Lenny ne savait pas pourquoi cette pensée le fit brièvement frissonner. Peut-être parce que la mémoire, elle aussi, n'était qu'une forme technique de politesse du fait de retenir.

« Je m'occupe du chien », dit-il, et il disparut pour aller chercher la gamelle.

Lenny trouva la gamelle près de la porte. Tandis qu'il y versait de l'eau et y ajoutait quelques croquettes sèches, un soupçon lui traversa l'esprit, si simple qu'il en paraissait presque ridicule : peut-être s'agissait-il vraiment de rien. Pas tristement. Pas cyniquement. Simplement de rien - parce que ce moi, qui s'efforçait sans cesse, n'existait de toute façon pas.

Le chien plongea son museau dans la gamelle et mangea comme s'il n'avait jamais entendu parler de vacuité. Lenny le regarda et pensa : pourquoi encore faire des efforts, si personne ne peut arriver nulle part ? Mais à peine la pensée était-elle là qu'elle s'effondra déjà sur elle-même. Cet effort aussi, ce désir de ne plus vouloir faire d'efforts, même la question à ce sujet - tout n'était qu'un happening.

Peut-être nourrir était-il plus honnête que comprendre. La main saisissait la gamelle, le chien mangeait, la pluie tapotait sur le bambou, et quelque part l'esprit voulait toujours encore en faire une leçon. Lenny faillit rire. Même le rire en faisait partie. Même le soupçon que tout était dépourvu de signification n'était qu'une petite météo de plus dans le même rêve.

Le chien leva brièvement la tête. Ses yeux étaient sombres, humides, parfaitement non philosophiques. Réel, pensa Lenny : celui-là ne réfléchit probablement pas à ses pensées, pensa-t-il en regardant le chien. Et aussitôt vint le soupçon suivant : que voulait dire réel ? La faim arrivait. Manger arrivait. Main arrivait. Pensée arrivait. Peut-être “réel” n'était-il que le mot par lequel un rêve se rassure pour un instant.

Pendant un moment, le dojo retint son souffle. Dehors, la pluie tapotait régulièrement sur le bambou, calme et indifférente. Le chien resta près du seuil, trop maigre, trop éveillé - et regarda les mains, les visages, comme s'il n'était pas sûr de ce qui allait ensuite se produire.

Do se demanda pourquoi Lenny, après toutes ces années, revenait sans cesse dans son dojo. Manifestement, il s'y plaisait davantage qu'il ne se l'avouait - davantage qu'il ne l'aurait jamais admis en mots.

Lenny n'entendait toujours pas ce rien entre les lignes vides du maître - et pourtant il revenait, encore et encore, attiré par cette proximité étrange et silencieuse.

Plus étranges encore étaient ses pensées : elles commentaient sans pause - bruyantes, entêtées, comme si elles devaient absolument avoir le dernier mot.

Un type vraiment singulier, cet Européen.

Mais Do l'aimait bien. Lenny apportait du mouvement dans la journée, et il posait des questions qui parfois ouvraient quelque chose au lieu de tout lisser - et cela raccourcissait les jours.

Lenny revint. « Où en étions-nous restés ? »

Aucun des deux ne le savait.

« Je peux vite regarder sur mon téléphone », proposa Lenny.

« Laisse tomber », dit Do. « Nous commençons simplement avec un nouveau douze. »

Ils rirent tous les deux. « Faisons ainsi. »

Lenny appuya sur enregistrer, et la conversation glissa sans effort de nouveau dans son courant...

Reprise de la conversation

Do et Lenny continuent simplement - avec un nouveau dialogue 12.

Dialogue 12

Q : « Le moi vit-il dans une simulation ? »

R : « Hm. Il n'y a pas de moi, pas de soi - et pas d'événement pour quelqu'un. »

Q : « Et pour celui qui est sans moi ? »

R : « Un tel être n'existe pas. »

Q : « Qui témoigne alors du monde ? »

R : « Personne. »

Q : « Et que reste-t-il ? »

R : « Une montagne. Une chaise... »

Q : « Donc tout de même une sorte de simulation ? »

R : (sourit)

Dialogue 13

Q : « La clarté apparaîtra-t-elle jamais ? »

R : « Peut-être - lorsque plus personne ne l'entendra, ne la comprendra ni n'attendra quoi que ce soit. »

Q : « Et si ce moi, un jour, ne fait plus rien ? »

R : « Alors personne n'aura plus besoin de clarté. »

Dialogue 14

Q : « Le vide innommable peut-il être enseigné et entendu ? »

R : « Il n'y a personne qui puisse apprendre, enseigner ou faire quoi que ce soit d'autre. »

Q : « Pourquoi parles-tu alors ? »

R : « Parler arrive sans locuteur. Entendre arrive sans auditeur. Et pourtant tout n'est qu'un événement incompris. »

Dialogue 15

Q : « Pourquoi des inclinations me poussent-elles à chercher ? »

R : « Cela ne fait qu'apparaître ainsi. Il n'y a ni poussé ni recherche. »

Q : « Pourquoi me sens-je pourtant comme un chercheur ? »

Lenny faillit rire. Non par lucidité, plutôt par épuisement. Quelque part en lui, cette instance encore sans nom se racla de nouveau la gorge, elle qui voulait immédiatement améliorer chaque question. Elle se retenait encore. Mais elle s'exerçait déjà.

R : « Qui pourrait comprendre cela ? Mais : as-tu jamais vu un chercheur ? »

Dialogue 16

Q : « Qu'est-ce que cette conscience ? »

R : « L'affirmation : “Je suis” - un rêve vide. »

Q : « Et qu'y a-t-il derrière ? »

R : « Rien. Néant vide. »

Dialogue 17

Q : « Ne suis-je donc qu'une illusion ? »

R : « Illusion - ce n'est aussi qu'une supposition. »

Q : « Mon moi est-il donc une supposition ? »

R : « Peut-être - mais seulement pour celui qui croit qu'il y aurait illusion et réalité. »

Q : « Alors : suis-je réel ou non ? »

R : « Pas même irréel. »

Dialogue 18

Q : « L'absence de séparation peut-elle être expérimentée ? »

R : « L'expérience présuppose déjà une séparation illusoire. »

Q : « Donc il n'y a pas d'expérience - même si cela donne l'impression que je l'expérimente ? »

R : « Qui l'expérimenterait, s'il n'y a personne ? »

Q : « Donc : sans séparation - sans l'idée de dualité - tout n'est qu'un événement... du néant ? »

R : « Pas de persona. Pas d'expérience, pas de non-expérience - pas même “néant”. »

Dialogue 19

Q : « Quand arrivons-nous au bout de notre voyage ? »

R : « Qui est “nous” - et qui affirme qu'il ait jamais commencé ? »

Q : « Pourquoi crois-je au début et à la fin ? »

R : « Parce que le début et la fin peuvent apparaître comme des suppositions. »

Dialogue 20

Q : « Peut-on posséder le savoir ? »

R : « Peut-être quelqu'un le croit-il - mais il n'y a personne. »

Q : « Puis-je vraiment me décapiter ? »

R : « Tu ne t'es même pas encore établi. »

Q : « Quel savoir transmets-tu ? »

R : « Aucun. CELA est tout. Mais personne ne le reçoit. »

Dialogue 21

Q : « Les apparitions sont-elles réelles ? »

R : « Ni réelles ni irréelles. »

Q : « Mais qui pose donc les questions maintenant ? »

R : (sourit) « Cela ne vaut pas la peine d'en parler. »

Q : « Et qu'est-ce que l'esprit ? »

R : « Un vent qui ne sait rien de son souffle. »

Dialogue 22

Q : « Qu'est-ce exactement que ce CELA écrit en majuscules ? »

R : « Ni CECI ni CELA. »

Q : « Et qu'est-ce que cela signifie ? »

R : « Rien - ou TOUT-CELA - demeure sans limites et libre, même au sein de chaque supposition, affirmation et attribution. »

Q : « Et que reste-t-il à la fin ? »

R : « Seulement CELA - car CECI et CELA ne savent rien de leur apparition. »

Dialogue 23

Q : « Que sont les êtres ? »

R : « Des bulles de savon faites de vide. »

Q : « L'inconnu est-il caché ? »

R : « Rien n'est caché. Le vide apparaît aussi comme plénitude. »

Q : « Les pensées peuvent-elles voiler CELA ? »

R : « Même le voilement est CELA. »

Dialogue 24

Q : « Alors, que sommes-nous ? »

R : « CELA. »

Q : « Est-ce personnel ? »

R : « Cela en a l'air. Mais en réalité non. »

Q : « Est-ce la vie ? »

R : « Ou... non. Indescriptible. »

Q : « Et que reste-t-il ? »

R : « Seulement CELA - avec ou sans nom, apparemment. »

Dialogue 25

Q : « Le vide existe-t-il ? »

R : « S'il existait, il ne serait plus vide. »

Q : « Y a-t-il quelque chose ou rien ? »

R : « Ni l'un ni l'autre - seulement CELA, pour personne. »

Q : « Et la cause et l'effet ? »

R : « Pas deux, pas un - ni séparés ni saisissables. »

Q : « Donc la vérité existe quand même ? »

R : « Seulement comme mot ou comme histoire. Il y a simplement CELA. »

Dialogue 26

Q : « Le chaos est-il le contraire de l'ordre ? »

R : « Seulement à l'intérieur d'une pensée prétendument duale. »

Q : « Le chaos n'a donc rien de menaçant ? »

R : « Seulement si tu cherches un appui illusoire. »

Q : « Qu'est-il alors, vraiment ? »

R : « Rien. Zéro. Ni quelque chose ni rien. »

Q : « Mais l'Un ne s'éveille-t-il pas à partir du zéro ? »

R : « Cela peut apparaître ainsi - mais pour qui cela serait-il vrai ? »

Dialogue 27

Q : « Y a-t-il illusion ? »

R : « Seulement au théâtre - dans le rêve du chercheur. »

Q : « Et qu'est-ce que le karma ? »

R : « Une histoire simple pour des conditions complexes. »

Q : « Il existe donc, d'une certaine manière, quelque chose comme le karma ? »

R : « Seulement pour un soi supposé. »

Q : « Et si toutes les suppositions et conditions tombent ? »

R : « Quoi qu'il semble arriver : CECI, ce qui EST, demeure. »

Dialogue 28

Q : « Et lorsque toutes les suppositions pâlissent - que reste-t-il alors ? »

R : « Le thé refroidit... rien et tout. Rien n'a besoin d'être expliqué - tout semble seulement arriver. »

Q : « Alors ce film de vie continue tout de même, n'est-ce pas ? »

R : « Pour un soi, cela peut apparaître ainsi - mais personne ne pourrait témoigner de CECI. »

L'un des poètes préférés de Do était Li Po (699-762). Lenny ne savait pas pourquoi, mais les poèmes de Po traînaient partout dans la maison. Probablement depuis l'époque de Do au Wudang. Mais peut-être, soupçonnait Lenny, honorait-il ainsi la mémoire de son ancien maître, qui citait lui aussi souvent Po, comme il le lui avait confié un jour.

Li Po

Mortels, nous le sommes tous ici.

Le vin ne te charme-t-il donc pas ?

Pense aux ancêtres, mon ami,

ils ont depuis longtemps quitté le monde.

Nous avons oublié

les anciennes peines,

et cent coupes de vin

n'étanchent pas notre soif.

La nuit est propice

aux conversations entre amis,

et à la lueur de la lune

le sommeil nous reste étranger,

jusqu'à ce qu'à l'improviste,

à nous qui sommes las,

la terre devienne couche,

et le ciel, drap qui nous couvre.

Épilogue

Le thé était depuis longtemps devenu froid, sans que cela eût dérangé qui que ce soit. Dans le dojo, l'air restait immobile - et pourquoi aurait-il dû circuler : le ventilateur, ce petit propulseur fatigué de l'ordre du monde, était mort depuis des jours. Maître Do rangea les bols, lentement, presque avec indifférence ; non par fatigue, plutôt par cette vieille familiarité : les choses arrivent, les mains se meuvent, et le jour ferme la porte comme s'il ne l'avait jamais ouverte.

Lenny resta assis un instant de trop. Rien de dramatique. Simplement un battement de coeur de plus qu'il n'aurait été nécessaire - encore que : nécessaire pour qui ? Le sol sous lui était le même qu'avant la conversation, les murs les mêmes, la lumière la même douce illusion. Et pourtant quelque chose brûlait encore : cette misérable boucle de rétroaction pleine de questions qu'il n'aurait jamais eu besoin de poser.

Il la connaissait. Il en connaissait toutes les facettes. Que chaque réponse n'est qu'une nouvelle boucle. Que chaque « compréhension » n'est qu'un retard joliment emballé. Que ce qui EST n'a besoin d'aucune confirmation - et certainement pas du langage. Pourtant il avait demandé. Non parce qu'il ne le savait pas, mais parce que quelque chose en lui... ou plutôt : parce que quelque chose à travers lui... non : parce que CELA rejouait encore et encore le même film.

Oui - simplement parce que cela arrivait ainsi. Scène après scène. Phrase après phrase. Comme si la vie devait s'entendre elle-même pour se tenir, dans son propre écho, pour réelle.

Lenny se leva. Son genou gauche craqua doucement comme toujours. Son corps se souvenait de l'éboulement. Il s'en était sorti de justesse - quelques mois auparavant. Peu importe. Il sortit dans le jardin, sans but, sans plan - et c'est précisément en cela qu'il sentit combien le plan continuait malgré tout à tourner dans cette matrice, fin, obstiné, tel un fil invisible.

Le gravier crissait sous ses semelles. Quelque part, un insecte raclait son minuscule chant. Le soir était suspendu au-dessus des pierres comme un linge doux - à ceci près que personne ne l'avait accroché.

« Prisonnier du film de la vie, quelle que soit la manière dont il est écrit », pensa-t-il - et il faillit rire de l'ironie : même cette phrase appartenait de nouveau à la même matrice. Même ce rire : Tout-Cela arrivait simplement. Même le malaise : événement. Et il n'y avait même personne qui puisse vraiment être affecté. Cela se déroulait, oui. Cela se jouait simplement - pour lui ou pour son moi inexistant.

Il s'arrêta et regarda une montagne au loin. Ou seulement une ligne plus sombre à l'horizon. La chaîne de montagnes se tenait là dans une indifférence absolue, magnifiquement non concernée. Simplement montagne. Libre de signification. Aucun message. Aucun miroir. Et pourtant - comme c'était effrontément apaisant. Comme si quelque chose disait : regarde. Non parce que tu dois regarder. Mais parce que regarder semble arriver.

Lenny expira, comme s'il avait brièvement tenté de retenir quelque chose - et comme si le souffle lui avait rappelé que retenir ne fonctionne jamais. Pendant un instant sans implication, il n'y eut simplement que cet être, être-là, être-ainsi : des pas, du froid sur la peau, le crissement des insectes, l'obscurcissement. Aucune tâche. Aucun but. Aucun « progrès spirituel ». Seulement ce qui arrive de toute façon.

Et puis... presque imperceptiblement... une ombre qui ne suivait pas tout à fait.

Ni derrière lui, ni devant lui. Plutôt à côté de la pensée - comme si une petite porte était restée entrouverte, derrière laquelle quelque chose attendait avec un sourire de travers. Rien de visible. Aucune forme. Seulement un souffle de moquerie, comme un raclement de gorge intérieur non sollicité, qu'on n'avait pas invité et qui pourtant était depuis longtemps déjà assis à table.

Lenny le sentit et sut exactement ce que c'était : une boucle qui ne servait à rien. Qui ne faisait que commenter, produire des questions et des réponses. Une vieille habitude tenace du mind, formant encore une fois un « oui, mais... » - se perdant dans des boucles de commentaire, non par méchanceté, mais peut-être par goût du jeu. Par plaisir de se montrer sur une scène. Mais c'était déjà presque trop supposer.

En Lenny, le silence se fit.

Il continua d'avancer. Ses baskets crissaient avec le gravier sous ses pieds, dans un même accord. Le dojo était derrière lui comme un chapitre clos, qui pourtant ne voulait pas tout à fait se refermer. Et

quelque part dans ce pli invisible entre silence et commentaire, entre montagne et signification, entre « CELA » et la tentative de posséder quelque chose de vide, le prochain acte guettait déjà.

Il avait cru que les questions étaient devenues plus silencieuses. Mais peut-être étaient-elles seulement devenues plus polies. Quelque part en lui, une voix s'exerçait déjà, non plus à demander, mais à se moquer.

Non comme un danger. Plutôt comme une conséquence sans cause. Le soir devenait plus sombre. À peine un peu après six heures - et déjà nuit noire. Et ce qui devait encore venir exerçait déjà quelque part sa voix, doucement.